

«L'Inde est pleine de contradictions. D'un côté, c'est le pays de la déesse Shakti (énergie féminine). De l'autre, c'est aussi celui d'une violence inouïe contre les femmes»



PROFIL

1952 Naissance à Dehradun dans l'Etat de l'Uttarakhand, en Inde.

1978 Doctorat en philosophie des sciences à l'Université de Western Ontario.

1991 Fonde l'association Navdanya pour la conservation de la biodiversité.

1993 Reçoit le Prix Nobel alternatif (The Right Livelihood Award).

2001 Sortie de l'ouvrage «Le Terrorisme alimentaire».

2010 Obtient le Sydney Peace Prize.

Ses parents, qui faisaient partie du mouvement d'indépendance lancé par Gandhi, avaient jugé nécessaire de changer de nom de famille pour ne plus être associés à une caste. Une manière de revendiquer leur pleine liberté dans une Inde encore marquée par l'Empire britannique. Vandana Shiva, 70 ans, porte en elle cet héritage. Invitée de la Société de lecture de Genève dans le cadre du Festival du film et forum international sur les droits humains (FIFDH), elle dégage une sérénité et une détermination qui irradiant.

Ayant grandi à Dehradun dans le nord de l'Inde non loin de l'Himalaya, Vandana Shiva est depuis des années une figure marquante qui fustige les dérives de l'économie néolibérale et les massacres infligés à l'environnement. Elle prône un retour aux fondamentaux. «Ma vie entière a été inspirée par la nature, se confie-t-elle. Je l'ai même étudiée quand j'ai accompli un doctorat en théorie quantique. L'intégrité de la nature est pour moi essentielle. J'ai une relation spirituelle avec elle.»

Révolution agraire

Elle le dit sans ambages: la révolution agraire menée par l'ancien premier ministre Nehru, «a massacré la biodiversité en transformant l'Inde en monocultures chimiques. En dix ans, dit-elle, le Penjab, une des zones les plus fertiles du pays, a été dévasté.» C'est à Genève dans les années 1980 ainsi qu'à Megève que l'activisme écologique de Vandana Shiva se manifeste. Elle y entend les sociétés de biotechnologie vouloir modifier génétiquement les semences et interdire aux paysans de les préserver.

Son sang ne fait qu'un tour. Elle interviendra au GATT pour dénoncer ces pratiques. «L'Inde avait par le passé 200 000 variétés de riz», précise cette Indienne qui déplore que l'humanité, aveuglée,

«nie la créativité de la nature», les «connaissances» en la matière des peuples indigènes. Elle dénonce la biopiraterie par laquelle on essaie de tout breveter. Elle a contré Monsanto, mais aussi une société texane, RiceTec, visant à déposer un brevet pour un riz basmati: «Nos anciennes semences de riz en Inde ne provoquent pas d'allergie au gluten. Or un tiers des Européens et des Américains souffrent de ce type d'allergie. L'industrie a voulu tout breveter, une manière d'engranger d'énormes bénéfices. Pour moi, c'est voler la nature.»

Forte de ce constat, elle décide de créer, à proximité des fleuves Gange et Yamuna, une ferme dans la vallée de Duun ainsi qu'une ONG, Navdanya («neuf graines»). «Nous cultivons 750 variétés de riz. La ferme sert de lieu de conservation de la biodiversité, de lieu de recherche et de formation par lequel passent des centaines de milliers de personnes d'Inde et

La «Gandhi» de l'écoféminisme

VANDANA SHIVA

Cette scientifique est devenue l'une des figures marquantes de la contestation des biotechs et des brevets sur les semences. Elle prône un retour à la nature

STÉPHANE BUSSARD
@StephaneBussard

du monde entier», s'enthousiasme Vandana Shiva. Elle en est persuadée: si l'Inde se contentait d'irriguer naturellement ses cultures par les fleuves du pays au lieu de recourir aux OGM et aux fertilisants, «nous pourrions nourrir plus de deux fois la population de l'Inde.» Pour elle, toujours fascinée par l'extraordinaire processus de la photosynthèse, la biodiversité est un moyen de lutte évident contre le changement climatique.

Vandana Shiva est aux antipodes de la théorie très «masculine» de l'ex-grand chancelier du roi d'Angleterre Francis Bacon, qui prônait au XVII^e siècle que la nature soit «l'esclave» de l'homme. Pour elle, c'est du colonialisme, un «apartheid écologique» inacceptable qui ferait croire que l'être humain est supérieur. «Regardez ce qui se passe avec les antibiotiques. Qui gagne la bataille? La nature montre désormais une résistance aux antibiotiques.»

Interrogée sur l'actuel premier ministre, Narendra Modi, dont le pouvoir est devenu de plus en plus autoritaire, elle botte en touche. Vandana Shiva préfère parler de la femme, «multifonctionnelle», un acteur essentiel de la société. «L'Inde est pleine de contradictions. D'un côté, c'est le pays de la déesse Shakti (énergie féminine). De l'autre, c'est aussi celui d'une violence inouïe contre les femmes. La donne à mes yeux est simple: si vous supprimez le travail des femmes, il n'y a plus de société.»

«Nous désobéirons à la loi»

Ce sont les femmes qui aideront de passer d'une économie de l'avidité à une économie du *care*, des soins et de la bienveillance. Inspirée par la Française Françoise d'Eaubonne à l'origine du concept d'écoféminisme, elle garde un intérêt scientifique fort. Elle n'est pas antivaccin covid. Mais elle regrette l'insuffisance de débat scientifique à leur sujet. Elle met aussi en garde contre l'évolution incontrôlée de la génétique. «Il faut les évaluer de façon démocratique, voir qu'elles peuvent être les conséquences écologiques, sociales et humaines de tels changements.»

Déplorant le remplacement du sari en Inde par des habits standard, Vandana Shiva le relève: ses parents lui faisaient porter le *khadi*, un tissu traditionnel indien dont Gandhi avait encouragé la production pour s'affranchir de l'industrie textile britannique. Pour elle, les semences qu'elle cultive sont un peu le métier à tisser de Gandhi. Et comme lui, elle le clame: «Si des lois sont adoptées pour breveter des semences, nous désobéirons à la loi.» Cité par le site de l'Association Science et bien commun, l'altermondialiste José Bové a cette formule à son sujet: «Elle est probablement aujourd'hui la meilleure incarnation de l'héritage spirituel de Gandhi.» ■

Un jour, une idée

Murmures de l'histoire millénaire du café



ELAROSSPHOTOGRAPHY.CH

OLGA YURKINA
@YurkinaOlga

Le moulin fait valser les grains pour en extraire, en sable fin, la promesse d'un expresso. Dans quelques instants, le petit noir onctueux coulera paresseusement dans la tasse, son odeur de noisette torréfiée se joindra à d'autres, qui vous accueillent à l'entrée tel un salut décontracté. Installez-vous dans un fauteuil de brocante moelleux ou sur un ancien siège de cinéma et laissez les arômes vous conter une histoire millénaire. «Le café, c'est un rituel», disent Davide et Steeve, deux amis baristas et fondateurs de Ça passe crème!

Le temps se la coule douce, dans ce temple de cafés de spécialité à quelques encablures de la gare de Lausanne. Mais c'est dans un autre temple,

un coffee shop londonien installé dans une église que le voyage dans le monde du café commence pour Steeve et Davide, diplômés de l'Ecole hôtelière. «Nous y avons découvert les spécialités de terroir, au goût très différent du café standard qu'on connaissait, se souvient Davide. Un univers pas moins riche que celui des vins.»

La cerise du caféier éveille leur curiosité. Ils en explorent les nuances d'un coffee shop à l'autre, au fil des rencontres passionnées. Un jour, l'idée surgit au fond d'une tasse: ramener le concept en Suisse. En 2018, ils ouvrent leur premier établissement. «Les cafés de spécialité, c'est une surprise permanente, dit Steeve. La variété donne le ton, mais il y a la partie torréfaction, aussi importante que la cuisson en gastronomie. Puis l'interprétation du barista, qui va jouer avec la finesse de la mou-

ture, la température et le temps d'extraction pour affiner les notes finales.»

C'est l'envie de faire découvrir cette *terra incognita* qui les anime, tous les jours, derrière leurs machines. Mais pas seulement. «Il y a toute une culture autour du café qu'on a envie de partager, dit Davide. Le café est l'expression de l'hospitalité, de ce lien qu'on perd souvent dans ce monde et qu'on aimerait cultiver davantage ici.» Dans leur coffee shop, désormais agrandi, la porte s'ouvre sans cesse en guise de preuve. Le moulin s'actionne encore et encore pour laisser les odeurs d'aujourd'hui rejoindre celles d'hier et de demain. Dans la tasse, l'arabica murmure une histoire millénaire... ■

Ça passe crème!, boulevard de Grancy 49, Lausanne, ma-ve 8h-14h30, sa 10-17h, www.capassecreme.ch